Marchands historiographes

Gino di Neri Capponi et les marchands chroniqueurs

Les marchands redécouvrent l'histoire à travers les ricordanze. Ainsi, Giovanni di Jacopo Morelli mêle dans son livre les affaires d'État et les affaires de famille ⁶³³, tandis que Giovanni di Pagolo, son cousin, compose des Ricordi, où se côtoient chronique, nouvelles familiales et réflexions pédagogiques et morales ⁶³⁴.

Fille des livres de raison, l'historiographie marchande se dégage progressivement des préoccupations égocentriques de ses auteurs. Dès le Trecento, Dino Compagni et Giovanni Villani composent des chroniques d'un intérêt exceptionnel. Le premier apporte un témoignage passionné et éloquent sur les luttes politiques qui animèrent la Florence de Dante. Le second, qui doit en partie sa rigueur et son goût de la précision à sa formation comptable, fournit des renseignements d'une immense valeur sur l'histoire politique, économique et sociale de son temps. Aussi bien l'intérêt de sa *Cronica* est-il reconnu par les humanistes eux-mêmes, selon le témoignage de Vespasiano da Bisticci 635.

La période 1378-1434 apporte une importante contribution au grand édifice des chroniques marchandes. Les récits qu'elle nous propose reflètent les préoccupations dominantes des tenants de l'oligarchie florentine : défense de leur classe, *libertas*, et expansion nationale ⁶³⁵ bis.

Membre des plus éminents de la classe dirigeante, Gino di Neri Capponi retrace certains événements importants de son temps. Sur le plan de la politique intérieure, il écrit un récit du tumulto des Ciompi 636, et,

sur le plan de la politique extérieure, des Commentaires sur l'acquisition de Pise 637. La révolte des « suppôts » des Arts (1378) et l'annexion de Pise (1406) sont des étapes marquantes dans l'histoire du gouvernement des optimates. La première leur fournit l'occasion d'écraser définitivement la plebe et de fonder leur règne; la seconde est l'une de leurs plus brillantes victoires. En consacrant ses chroniques à ces deux événements, Capponi démontre qu'il en a saisi l'importance.

Gino di Neri est sans aucun doute l'un des plus écoutés des oligarques. Ami et allié de Maso degli Albizzi, il participe souvent aux offices et ses interventions y sont fréquentes et écoutées ⁶³⁸. Lors des combats contre la tyrannie milanaise, il est le porte-parole le plus élequent de l'idéal de *libertas* ⁶³⁹. Au cours des tractations secrètes qui préparèrent l'assaut final contre Pise, il est l'un des principaux négociateurs, sinon même le premier. Durant le siège il est « commissaire en campagne » auprès des armées florentines. C'est lui encore qui prononce le discours du vainqueur devant les magistrats pisans assemblés et il assume le premier la charge de « capitaine » de la place maritime lorsque celle-ci entre dans l'empire florentin.

Premier acteur dans la guerre contre Pise, Gino di Neri n'est que témoin durant le tumulto des Ciompi. Il est trop jeune encore pour jouer un rôle déterminant. Mais il assiste aux péripéties de la révolte des prolétaires et, surtout, il entend les commentaires, les réflexions et les récits des grands marchands qui fréquentent sa demeure. En ce sens, il est non seulement un témoin du tumulto, mais aussi l'interprète des sentiments de toute sa classe. Sa chronique de la révolte doit être rapprochée de celles — nombreuses — d'autres mercatores. La confrontation permettra d'en mesurer exactement l'originalité tant sur le plan de l' « écriture » que sur celui de la pensée.

Par bien des expressions et des tournures, le langage de Capponi ne s'élève guère au-dessus de la prosa puntuale des ricordanze. Car on peut relever au fil des pages du Tumulto de nombreuses conjonctions de coordination, de fréquents gérondifs et participes passés absolus, ainsi que des ellipses, des anacoluthes, des répétitions, etc., tous traits typiques de ce que nous avons appelé le sermo cotidianus des marchands. Mais Capponi, à la manière de Pitti, plie ces tournures vulgaires à ses intentions particulières, c'est-à-dire, pour ce qui le concerne, au « tempo » de la chronique. La prose du Tumulto est cronachistica plus que puntuale : animée par le désir de rendre compte de la succession des événements. En ce sens, la phrase type du Tumulto commence par des gérondifs et des participes passés, dont les uns évoquent les circonstances présentes

et les autres les faits antérieurs à l'action ; elle se poursuit par des verbes liés aux gérondifs et aux participes absolus par des locutions conjonctives (il perché). L'accent est donc mis sur la succession logique et temporelle des faits. Enfin la période s'achève sur une série d'indépendantes reliées aussi entre elles par des conjonctions de coordination. De la sorte, l'écrivain met toutes ses phrases sur le même plan (actions simultanées) ou bien insiste sur la suite des faits et gestes (actions successives). La vision est unitaire, le point de vue logique et chronologique. Capponi conçoit le monde sous l'angle de la succession nécessaire et logique des événements. Comme pour Pitti, chaque geste a son poids de causes et de conséquences 640. Ainsi, décrivant les initiatives prises par Salvestro dei Medici pour faire rétablir les Ordonnances de Justice. Gino écrit : « Il detto Salvestro gonfaloniere fece ragunare il consiglio del popolo, e mentre che 'l consiglio si ragunava, essendo i detti priori nella loro audienzia con i loro collegi insieme e proposto una petizione, nella quale si conteneva gli ordini della giustizia di riporgli addosso a' grandi, il perché letta la petizione, e mettendosi a partito infra i collegi, e non vincendosi, vi si usava parole superchievoli e disoneste, il perché il detto Salvestro per venire alla sua intenzione si partì dall'audienza solo, ché nessuno de' suoi compagni s'accorse dove si volesse andare » 641. Quelques lignes plus loin, le chroniqueur dit encore : « Per queste parole tutti quelli del consiglio si levarono ritti romoreggiando per la sala : di che alcuni lo ritennono, e non lo lasciarono andare. E rimessolo dentro nella sala, si cominciò forte a romoreggiare. E un calzolaio, chiamato Benedetto da Carlona, prese Carlo degli Strozzi pel petto... » 642. Grâce à ces exemples on voit que le langage de Capponi se situe entre la prosa puntuale (représentée par les tournures typiques : il perché, di che, si conteneva gli ordini di riporgli, etc.) et la prosa cronachistica de la littérature, telle qu'elle apparaît par exemple dans les introductions des nouvelles du Décaméron et du Trecentonovelle 643. L'écriture est à peu près la même dans les autres chroniques du tumulto. Ainsi Marchionne di Coppo Stefani écrit en évoquant la veille de la révolte : « Essendo addimandate per le xiv minori Arti ai presenti priori uno priore più... e non ottenendosi si legarono insieme le xiv con maniera di gente minuta... e sollevarono costoro, e stimarono che 'l martedì si levassero in arme, e venissero in piazza, e domandassero di fare un'arte, e volessero consoli, e fatto fu questo » 644. Chez Stefani, le langage est plus proche cependant de la chronique, plus libre, moins embarrassé. On sent que ce chroniqueur a plus de maîtrise que Gino di Neri. Il sait prendre ses distances par rapport à la langue quotidienne.

Le style paratactique s'impose dans l'évocation d'actions qui se multiplient et se succèdent rapidement. Capponi l'emploie avec prédilection lorsqu'il représente les mouvements de foule, par exemple les agissements des Ciompi maîtres de la rue. Il écrit : « Corsono alle case di messer Lapo da Castiglionchio e de' suoi consorti, e quelle rubarono, e messonvi fuoco. E di poi corsono alle case de' Buondelmonti, e feciono il simile, e arsono le case de' figliuoli di messer Lorenzo Buondelmonti, e la loggia, ch'era dirimpetto a quelle. E di poi se ne andarono in Mercato Nuovo, e rubarono la casa di Bartolo Siminetti, e messonvi fuoco. E di poi se ne andarono alle case di Carlo Strozzi, e quelle rubarono e arsono tutte » 645. Semblablement, Giovanni de' Medici, père de Cosme, écrit dans une lettre privée, après avoir assisté aux premiers troubles : « E poco stante in Camaldoli cominciò a suonare la campana a martello, e così a San Piero Gattolino, e a San Giorgio, e di qua d'Arno il simile a alcune di quelle chiese in via San Gallo e a Santo Ambrogio e così in molti altri luoghi. E a questo suono tutti si ragunarono, e così ragunati mandorno a dire d'una brigata all'altra : ciascuno vadia alla piazza. E così feciono » 646. L'auteur du Diario dello squittinatore 647 use d'un langage à peu près semblable lorsqu'il représente la prise du palais du Podestat par les révoltés : « E sì giunsoro al detto palagio del podestà e sì lo intorniarono. Allora la famiglia del podestà ch'erano in sulla torre, sì cominciaro a gittare priete e verrettoni al popolo ed agli artefici che v'erano. Allora cominciò il popolo a dire che, se nollo desse, che po' no' vorrebbono altro che carne di lui. Allora balestrieri sì andaro in sul campanile della Badia e sì saettavano a petto a que' del podestà... Allora il popolo recaro deschi da tavernai, e sì v'entraro sotto, e sì gli posono alla porta del detto palagio e sì affocarono la porta co' molte scope » 648. On le voit : chez les trois chroniqueurs cités, le style paratactique règne en maître. Mais il est maladroitement utilisé par Giovanni de' Medici et par le « scrutateur »: les così, sì, allora et les conjonctions de coordination s'accumulent aux dépens du verbe, seul élément moteur de la phrase. Au contraire, Capponi a saisi la nécessité qu'il y avait dans ces descriptions à échapper à un langage diffus pour ne garder que l'essentiel, c'est-à-dire le verbe, et le mettre en valeur. A la manière de Pitti, notre chroniqueur sait dépouiller la parataxe avec une très grande rigueur.

Ainsi nous sommes parvenu à discerner le niveau où se situe d'ordinaire l'« écriture » de Capponi : un peu au delà de la prosa puntuale, grâce à un emploi assez conscient des ressources de la parataxe, mais pas au niveau de la « littérature ». Ailleurs, mais moins souvent, Capponi

a recours à des artifices rhétoriques plus élaborés. Ainsi, lorsque, décrivant le palais des prieurs aux mains de la plebe, il écrit : « Maravigliosa cosa era a vedere la casa de' priori nostri signori, che per lo tempo addietro tanto netta, e così onorata, tanto onesta e così ben ordinata, ora era fatta brutta d'ogni cattività, e puzzolenta e vituperosa d'ogni disonestà, disonorata, e mancata d'ogni buon costume, che era da vedere una schifezza dalla sommità del palagio tanto spuzzava di disonesto puzzo, che era cosa abbominevole e dispiacevole » 649. Cette longue période rompt avec le rythme et le ton de la prosa cronachistica. Les adjectifs y abondent, employés en des constructions parallèles, accumulés en groupes binaires. Par antithèse avec la dignité passée du symbole de la Florence bourgeoise (dei priori nostri signori), Capponi met en relief le déshonneur présent, infligé au palais par la seule présence des Ciompi triomphants. Il met le scandale en évidence grâce à la reprise de l'image de puanteur, n'hésitant pas devant un pléonasme pour être plus efficace. Enfin, il use d'un rythme rapide, qui s'équilibre en groupements symétriques tantôt brefs tantôt longs (tanto nettacosì onorata/tanto onesta-così ben ordinata : puzzolenta e vituperosa d'ogni disonestà disonorata e mancata d'ogni buon costume ; che era da vedere una schifezza/che era abbominevole e dispiacevole). Donc, Gino di Neri s'élève ici, comme dans quelques autres passages du Tumulto, au delà de la prosa cronachistica qui, pressée de décrire, recourt à un rythme linéaire et à un vocabulaire courant. Cette rupture de ton ressortit à des intentions littéraires. Capponi recherche un effet oratoire. Il compose un pamphlet.

De la même façon, il contrevient à l'habitus de la chronique lorsqu'il représente la démission des prieurs devant la pression de la rue. Il s'attarde délibérément sur la grande peur des magistrats, représente jusqu'au détail leur irrésolution et leur confusion, prenant garde à chacun des acteurs de la scène et fixant particulièrement son regard sur le protagoniste : le gonfalonier Luigi Guicciardini. Il appuie sur les gestes plus que sur les sentiments. Au fond, il fait une caricature et manie le fouet de l'ironie. Et il insiste sur l'ultimatum signifié par les insurgés, en mettant en relief tout à la fois l'élémentarité révolutionnaire des prolétaires (le procédé même du dilemme, dans sa brutalité, est étranger à l'esprit marchand 650) et la crédulité et la pusillanimité des prieurs qui se soumettent aussitôt à l'alternative et se retirent. Il écrit : « I collegi piangevano. Chi si torceva le mani e chi si batteva il viso e tutti sbalorditi non sapeano pigliare partito. Gli Otto si mostravano tristi e dolenti, e i signori erano fuori di loro ed il rumore di fuori era grandissimo, dicendo ch'al tutto diliberavano che i signori se ne andassono a casa, e che gli Otto rimanessono in Palagio, altrimenti che la città anderebbe a fiamma e a sacco, e che arderebbono le case loro e de' collegi e di tutti i loro parenti e se di subito non ne uscissono, piglierebbon le loro mogli e i loro figliuoli, e in loro presenzia gli ucciderebbono... Il gonfaloniere, vile e codardo, piangeva i suoi figliuoli e la moglie, e simile gli altri signori stavano, che parevano tutti morti a ghiadi... In questo i signori, chi andava in qua e chi in là e chi 'n su e chi 'n giù, e non sapevano che si fare. Il gonfaloniere, come vile e dappoco, si partì da' compagni di nascosto sanza dir nulla e andossene a messer Tommaso Strozzi e a lui si raccomandò » 651.

Évoquant les origines des révoltés, Capponi écrit encore : « Fu gente ruffiana, barattieri, ladroni, battilani, mietitori di male e gente disutile e di mala condizione, e pochissimi buoni cittadini e pochissimi artefici che fossino conosciuti, non altro erano che gente tutti veniticcia, che eglino medesimi domandandogli non sapevano donde erano venuti, né di che paese » 652. Ici encore Capponi dépasse le ton de la chronique. Il ne décrit pas, mais juge et condamne. On dirait volontiers qu'il calomnie. La passion de parti l'anime. Aucun des chroniqueurs du tumulto, sauf un peut-être 653, n'est partisan des Ciompi, car tous sont des hommes d'affaires ou des artisans, mais l'esprit de faction est plus violent chez Gino que chez tous ses confrères. Annotant le passage que nous venons de citer, un transcripteur de la chronique de Capponi écrit à la fin du Trecento : « Et chiamano questa ragunata e compagnia d'uomini che romoreggiò i Ciompi, preso tal nome dalla più bassa gente, che lavora l'arte della lana all'esercitio, che la pettina e ugne e acconciala da poterla filare... » 654. Ici le ton est serein, objectif. Pareillement, Marchionne di Coppo Stefani, préoccupé lui aussi de décrire, d'expliquer et non de condamner, écrit : « Scardassieri, pettinatori, vergheggiatori, lanatori, purgatori e riveditori ed altri... e chiamaronsi ciompi, lo qual nome dirivò infino al tempo del Duca, e tanto viene a dire ciompo quanto compare.... » 655 Donc, à partir de la même analyse sociale, Stefani et Capponi aboutissent à des résultats divergents : l'un donne libre cours à sa haine et à son mépris, tandis que l'autre s'exprime sereinement. Le ton et le langage de Stefani sont comparables à ceux qu'emploie à plus de cinq cents ans de distance, N. Rodolico, l'un des historiens contemporains du tumulto 656.

On l'a pressenti : les Ciompi sont l'objet de l'hostilité enracinée et passionnée de Gino. Leur nom devient pour lui le symbole du danger le plus pressant qu'ait jamais couru la république florentine, la république des mercatores. De l'aveu même de Capponi, seul Jean-Galéas

Visconti fut plus exécrable. « Melius sub Ciompis esse », s'exclama le grand oligarque lors d'une réunion gouvernementale pendant la guerre contre le duc de Milan 657. En somme, il écrit son récit du tumulto non comme un témoin mais comme un procureur.

Sa vision de la révolte est « manichéenne », à la fois simplifiante et réconfortante : vision partisane. Pour lui, il y a d'un côté les masses populaires, intrinsèquement mauvaises, qui menacent l'ordre marchand et le bien-être de la cité, et de l'autre côté le parti des mercatores, uniquement préoccupés de maintenir un statu quo qui les satisfait pleinement. Dans la faction oligarchique, Capponi voit le parti de la stabilité, de la paix sociale et politique. Et il craint non seulement la révolution, mais l'évolution. Il se réjouit donc de l'élection de prieurs (ceux-là même qui seront chassés par les révoltés), qui lui semblent devoir ramener le calme dans une cité agitée par les intrigues des « démocrates » et les grèves des prolétaires, « De leur élection, écrit-il, toute la ville semblait se réjouir et se réconforter, car [les citoyens] pensaient que c'était des hommes pacifiques et paisibles, qui avaient à cœur la tranquillité de la cité et de ses habitants » 658. La même aspiration à la paix transparaît aussi dans la Cronichetta strozziana, dont l'auteur écrit, en évoquant l'échec définitif des prolétaires : « Une fois le calme rétabli, on donna mission à certains citoyens... de pourvoir à ces événements. Et ils firent ce qui leur sembla bon, pour la paix et la tranquillité de la cité... Le gonfalonier de justice était messire Rinaldo Gianfigliazzi, qui toujours défendit la paix et la tranquillité de la cité et durant sa magistrature il s'évertua de toutes ses forces à assurer la paix de la cité » 659. Les répétitions du binôme pace e riposo sont significatives d'un souci de sécurité qui tourne à l'obsession. Le calme qui agrée aux citoyens florentins (c'est-à-dire aux marchands, seuls vrais cittadini) est de conservation des avantages acquis, de maintien de l'« ordre social ».

Conformément à ses intentions polémiques, Gino di Neri met en valeur les actes de violence commis par la foule: vols, pillages, incendies, assassinats. Il décrit longuement les bandes armées parcourant une ville stupéfaite, muette, qui n'offre pas la moindre résistance. Il insiste sur des actions qu'il juge de pur brigandage: mise à feu et à sac des demeures des chefs de l'oligarchie, Lapo da Castiglionchio, Migliore Guadagni, Piero degli Albizzi, Vieri Adimari, etc. Dans une sorte de litanie reviennent sans cesse les expressions « ils incendièrent », « ils volèrent », « ils pillèrent ». Parlant des Ciompi, les chroniqueurs marchands emploient tous la troisième personne du pluriel. Ainsi Capponi écrit: « Ils coururent vers les maisons de messire Lapo da

Castiglionchio et de ses parents, et ils les pillèrent et les incendièrent. Et puis ils coururent chez les Buondelmonti, et firent de même, et brûlèrent les maisons des enfants de messire Lorenzo Buondelmonti et la loggia qui était en face. Et puis il allèrent au Marché Neuf et pillèrent la maison de Bartolo Siminetti et y mirent le feu. Et puis ils allèrent chez Carlo Strozzi et pillèrent et incendièrent tout » 660. De la même facon. Luigi Guicciardini, le gonfalonier de justice malmené par Gino, fait mémoire des dommages qu'il subit : « Ils vinrent chez moi, Luigi Guicciardini, et mirent à feu et à sac ma maison et la brûlèrent ainsi que celle de mes parents. Et le jeudi matin... ils nous chassèrent tous du palais et du pouvoir et nommèrent d'autres prieurs et gonfaloniers » 661. La troisième personne du pluriel évoque une effrayante multitude, une masse sans chef, composée d'êtres anonymes. Or les Ciompi sont bien cela pour leurs employeurs : foule informe, volontairement ignorée, dont ils découvrent brutalement l'existence, mais à qui ils refusent une identité, une organisation et une discipline. Ainsi, tel chroniqueur s'étonne en constatant que les élus des révoltés ne sont pas des hommes connus : « Ils firent, écrit-il, le scrutin des seigneurs et des collèges et il n'y eut aucun élu qui fût d'une famille connue » 662. Ailleurs, le même marchand dépeint avec stupéfaction la foule des faubourgs, jusqu'alors impuissante, mais qui, prenant conscience de son nombre et de sa force, se montre, agit et s'impose : « Ils vinrent à la maison de Luigi Guicciardini et l'incendièrent avec d'autres maisons alentour ; et puis ils allèrent chez Antonio Ridolfi et chez les Brancacci et brûlèrent les demeures avec tout ce qu'il v avait dedans. Puis ils attaquèrent le palais du podestat et celui du capitaine de justice et celui de l'exécuteur et s'en emparèrent... et ils prirent le gonfalon de justice, qu'avait l'exécuteur, et le portèrent en tête de leur troupe. Puis le lendemain ils coururent au palais des Seigneurs et les en chassèrent et prirent le palais » 663.

Chez tous les chroniqueurs bourgeois, la description des troubles est identique, peinte à larges touches génériques. Les marchands sont-ils insensibles au pittoresque? N'ont-ils pas assisté à des scènes curieuses? Non certes! Mais ils ne peuvent trouver pittoresques des actions qui les touchèrent de très près. Surtout, ils ne veulent voir que la portée et la signification des actes de violence et se préoccupent de condamner en bloc les révoltés. Au contraire, un partisan des Arts Mineurs, qui soutinrent d'abord les revendications des Ciompi, montre que les vols furent exceptionnels. Il écrit: « Ils jetèrent tout au feu; et malheur à qui gardait quelque chose, car, s'il était vu, il était pris et on lui ôtait son butin que l'on jetait au feu; et il y en eut qui furent

blessés et frappés, parce qu'ils volaient ce qu'il y avait » ⁶⁶⁴. Seul parmi les chroniqueurs marchands, Stefani témoigne d'une certaine probité historique, montrant — mais à travers une brève anecdote — que les incendies et les pillages ne furent pas animés par l'appétit du gain, mais par la volonté de protester contre l'étalage des richesses, sinon même contre la richesse en soi: « Afin que l'on ne dise pas qu'ils volaient, ils se comportèrent de la façon suivante : quand ils arrivaient pour mettre le feu à une maison, ils prenaient ce que leurs camarades retiraient, draps, perles, argent, et ils jetaient tout au feu. Et je vis même qu'à l'un d'entre eux qui emportait un poulet et un morceau de viande salée, on donna un coup de lance dans le dos, parce qu'il ne voulait pas les jeter dans le feu » ⁶⁶⁵.

Au vrai, les pillages et incendies ne sont pas nouveaux dans l'histoire troublée de Florence. Mais les revendications sociales et politiques qu'impliquent les gestes des révoltés étonnent sans doute les marchands d'autant que, selon leurs récits, les Ciompi, après s'être attaqués aux plus connus des oligarques, s'en prennent aux biens de tous les possédants sans distinction. Mieux. Capponi raconte comment les insurgés pillent les couvents où les bourgeois ont dissimulé leurs trésors. C'est un geste direct d'atteinte à la propriété et à la richesse en tant que telles. Sans doute Gino en a-t-il confusément conscience lorsqu'il écrit : « Tous ensemble ils allèrent au couvent des Ermites des Anges, y entrèrent de force et y détruisirent et y volèrent en grandes quantité les affaires, les bijoux, l'argent comptant, le tout estimé à plus de cent mille florins » 666. Bilan mercantile d'une révolte! Or, que les pillages soient bien l'expression d'une protestation à caractère social, nous en voulons pour preuve le témoignage du seul chroniqueur qui partage le point de vue des révoltés : « On fit cela [la révolte], écrit-il, pour que chacun soit content et accède aux offices..., et pour que les pauvres en aient la part qui leur revenait; car ils ont toujours fait les frais, cependant que seuls les riches ont eu les profits » 667.

L'inquiétude des marchands se manifeste plus clairement encore lorsqu'ils rapportent les revendications des insurgés. Gino di Neri en confie l'expression non pas aux chefs des révoltés — ce serait leur reconnaître une existence et une organisation qu'il leur refuse — mais à un conjuré arrêté. Le choix est significatif. Dans le discours apocryphe qu'il fait prononcer au prisonnier, Gino insiste sur les revendications corporatives des insurgés (suppression de l'officier étranger, augmentation des salaires, nomination de consuls propres): en somme, il juge l'insurrection en homme d'affaires. Certains de ses confrères en revanche accordent plus d'importance au programme politique des Ciompi.

Tous, en tout cas, expriment leur inquiétude de « classe », estimant confusément que sont menacés leur prépondérance, leur système économique et leur droit de propriété. Dans les consciences marchandes l'insurrection tend à devenir cette grande peur, telle que la révolte sera bientôt appelée, comme par antonomase, le Tumulto.

Les chroniqueurs s'attardent encore sur les conspirations qui préparèrent l'insurrection. Surtout, ils insistent sur les accords secrets liant les Ciompi. Ainsi Capponi décrit longuement le serment solennel échangé par les prolétaires. Goût du pittoresque ? Non pas. Car Gino di Neri, on l'a vu, n'a pas de curiosités de cet ordre. Par son insistance, il exprime son étonnement, son indignation à voir se réunir et s'entendre ceux à qui est refusé le droit de coalition. Il écrit : « Un grand nombre d'entre eux... se réunit hors de la porte San Pietro Gattolini, en un lieu appelé il Ronco. Et là, par de grands baisers et des accords, ils s'allièrent et montrèrent en échangeant un baiser sur la bouche qu'ils étaient unis à la vie à la mort et déterminés à se défendre contre qui les attaquerait; et ils donnèrent l'ordre d'aller chez tous leurs pairs pour faire le serment et recevoir la promesse » 668.

Enfin apparaît Michele di Lando, L'homme a trois visages distincts dans la chronique de Capponi, lesquels dépendent de ses rôles successifs et de son attitude à l'égard des bourgeois. Lorsqu'il apparaît à la tête des révoltés qui viennent de s'emparer du palais de la Seigneurie, il est représenté comme ses camarades : un de ces pauvres hères qui empestent par leur seule présence la demeure réservée aux représentants de l'oligarchie marchande. Capponi insiste sur la pauvreté de ses vêtements, sur sa misère presque scandaleuse à ses yeux : « Uno Michele di Lando pettinatore, o vero che fusse sopra i pettinatori e scardassieri, fattore di bottega di lana, aveva il gonfalone del popolo minuto in mano, quello che si cavò di casa l'esecutore, e in iscarpette, senza calze, entrò nel palazzo con tutto il popolo che lo volle seguire e col detto gonfalone in mano. E giunto nella audenzia de' Signori si fermò quivi ritto, e a voce di popolo gli dettono la signoria, e vollono che fusse gonfaloniere di giustizia e signore » 689. Seul Michele est nommé, il est seul identifié, comme isolé par Capponi au milieu de la foule anonyme. Le chroniqueur laisse croire qu'il fut nommé comme par hasard, par une sorte de caprice de la foule. C'est qu'il veut que toutes les actions des Ciompi paraissent le fruit de décisions anarchiques et improvisées. En outre, Capponi hésite sur la véritable profession de Michele: mais l'hésitation ne semble pas polémique, car elle est commune à toutes les chroniques du Tumulto 670. Elle tient au fait que le chef temporaire des prolétaires est un inconnu pour les mercatores : il n'est pas de leur monde.

Du mépris non déguisé à l'admiration étalée: le passage est brutal dans le *Tumulto*. Michele acquiert son deuxième visage dès le moment où il se met, pour les raisons que nous avons dites ⁶⁷¹, du côté des défenseurs de l'ordre politique et social. Seul le « Scrutateur » condamne la trahison de Michele qu'il accuse de complicité avec les oligarques ⁶⁷². Au contraire, Capponi met en relief la promptitude et l'énergie des réactions de celui qu'il nomme maintenant *gonfaloniere*. Il insiste sur son courage et sa fougue, qu'il oppose implicitement et de façon polémique à la lâcheté de Luigi Guicciardini et de ses collègues. Il écrit: « Le gonfalonier, homme hardi et d'un grand courage, leur infligea des blessures avec le poignard qu'il portait au côté, puis il les fit encore jeter en prison » ⁶⁷³.

Ultime transformation de Michele di Lando: le retour au néant de sa condition ouvrière après son bref instant de gloire. Les marchands s'empressent de l'oublier et de laisser retomber sur lui le silence. Mieux, Capponi le loue d'avoir su se plier au « jeu démocratique », d'avoir su reprendre sa place. Mais il n'oublie pas pour cela de le remettre au rang qui lui revient de par ses origines et son métier. Il écrit : « Il ne s'était pas enorgueilli des nombreux honneurs et fonctions qui lui avaient été accordés, fort excessifs vraiment pour sa condition et ses origines, et il avait fait preuve d'un grand courage en face de l'hostilité et s'était toujours comporté avec une grande sagesse et circonspection, avec une force d'âme et de corps incomparables, et sans la moindre ambition ni superbe » 674.

Tous les chroniqueurs marchands du tumulto, et Capponi le premier, sont animés du désir pressant de trouver des responsables à leurs maux. Victimes de la révolte, ils en recherchent frénétiquement les responsables. Pitti, par exemple, écrit que les Ciompi avaient pour chefs les ammoniti, les artisans et les gibelins 675. C'est le procédé de l'amalgame. Car les Arts Moyens ne soutinrent l'insurrection qu'à ses débuts et les ammoniti n'avaient que de très lâches rapports avec les prolétaires, cependant que les gibelins avaient depuis longtemps disparu de Florence.

Aussi bien Pitti passe-t-il promptement de la description du tumulto à l'évocation de sa lutte personnelle contre les insurgés. Ce qui l'intéresse, c'est lui exclusivement ⁶⁷⁶. L'attitude de Gino di Neri est fondamentalement différente. En homme d'État conscient de ses devoirs, auteur de maximes et de réflexions politiques d'un très grand intérêt ⁶⁷⁷,

Capponi voit dans le tumulto l'un des moments essentiels de l'histoire de Florence. Pour Pitti par contre, ce n'est qu'un incident dans sa vie d'aventures. Quant à l'amalgame que Gino pratique comme son confrère, il ne répond pas aux mêmes intentions. Chez Bonaccorso, le procédé reflète surtout le dessein de passer très vite au récit de ses propres affaires. Chez l'homme d'État, il est la conséquence d'une attitude partisane qui ne vise pas que les prolétaires.

En effet, l'auteur du Tumulto désigne d'emblée à la vindicte de ses lecteurs ceux qu'il croit les seuls responsables du désordre : ce ne sont pas les ouvriers, mais les tenants du parti populaire, c'est-à-dire certains bourgeois passés du côté de la « plèbe » par démagogie, esprit de faction et ambition personnelle. Capponi dénonce ainsi les Huit de la Guerre, Salvestro deí Medici, Benedetto degli Alberti et quelques autres. Au fil des pages, il répète avec acharnement que tous les agissements des révoltés sont de leur fait. « Et tout cela, écrit-il, provenait de l'initiative et des ordres des ammoniti et de quelques-uns des Huit de la Guerre pour parvenir à leurs fins » 678. Ailleurs, il écrit encore : « Et comme je l'ai dit, tout cela était ordonné par quelques-uns des Huit » 679. Plus loin, il répète : « Tout cela était fait sur l'ordre de qui les conseil-lait » 680.

Cette insistance est propre à Capponi, elle le distingue de ses confrères. Lui seul poursuit sans répit de son hostilité les traîtres à leur classe. Il vise particulièrement les plus puissants et les plus riches des « démocrates ». Envers les Médicis 681, ennemis personnels des oligarques, membre d'une consorteria puissante et dangereuse (les Alberti sont sans doute déjà éliminés au moment de la composition du Tumulto), Capponi est plus sévère qu'envers tous les autres. Ainsi il regrette explicitement le pardon initialement accordé à Salvestro par les magistrats. « Les seigneurs, écrit-il, miséricordieux malgré l'avis contraire de certains, le réprimandèrent en termes honnêtes et lui pardonnèrent. Peu après ils s'en repentirent, et cruellement » 682.

Ce sont cette insistance et cette attitude, une fois encore polémiques, qui distinguent Gino di Neri de ses confrères. Car, sur le fond, ceux-ci partagent son avis. Ser Neri delle Riformagini ⁶⁸³, par exemple, affirme que les Ricci, les Médicis et les Alberti furent les responsables de la révolte ⁶⁸⁴. De même Luigi Guicciardini écrit : « Les dits gibelins et les ammoniti et les dits cinq membres du collège des Huit de la Guerre... firent en sorte que les peigneurs, tisserands et cardeurs et tous les autres ouvriers de la laine de Florence se préparassent à faire le mardi 10 juillet une manifestation, et à incendier les demeures de certaines familles guelfes de Florence » ⁶⁸⁵.

Ce disant, les chroniqueurs marchands du tumulto, et Capponi tout le premier, désignent l'initiative des populaires comme la seule cause de la révolte. Ils démontrent que pour eux le mouvement ne fut qu'une affaire de rivalités personnelles, un débat entre rivaux. En somme, ils réduisent la révolte populaire à une querelle de factions désireuses d'atteindre au pouvoir. Cette accusation les rassure. Elle leur fournit des coupables de leur monde. Capponi et ses amis prétendent ignorer la « plèbe » et ses problèmes politiques et sociaux. Mieux, en relatant la révolte des prolétaires, ils leur en arrachent la paternité et l'initiative, soucieux qu'ils sont de leur refuser jusqu'à l'existence. Semblablement, lorsque Gino revient en arrière et propose des remèdes et des mesures pour prévenir une autre révolte, il recommande une union sans faille des oligarques. Comme Pitti en d'autres circonstances 686, il préconise un resserrement des voies d'accès à la classe dirigeante, une restriction accrue de la « démocratie » aux dépens de la gens nova. Ce programme démontre qu'il ignore tout des ouvriers, de leurs problèmes et de leurs revendications.

D'ailleurs les bourgeois ne peuvent entendre les révoltés. Un dialogue n'est pas possible entre eux et les prolétaires. D'où le peu d'échos et de commentaires que suscite dans les chroniques marchandes l'exposé des revendications des insurgés : ce sont là choses folles, prétentions insensées. En effet, le sentiment — fondé — de Capponi et de ses confrères est que, dans la cité, tout dépend des marchands. Les ouvriers n'y sont rien. Aussi, lorsque Gino évoque les actions des bourgeois pendant la révolte, il les décrit fermant leurs demeures et leurs comptoirs et fuyant Florence pour le contado. La ville, telle qu'il la représente, est morte. Les mercatores ne sont-ils pas la cité ? Arrêtant toutes les activités économiques, leur départ la tue. Aussitôt le désarroi et la famine s'y installent. Tout naturellement, les chroniqueurs marchands insistent sur les revendications de la multitude qui exige de ses élus l'ouverture forcée d'ateliers et l'abaissement des droits d'octroi ainsi que des distributions frumentaires.

Gino di Neri est plus sensible que tous les autres chroniqueurs au vide de la cité. Il dépeint longuement les rues désertes, les maisons fermées (le mot revient sans cesse sous sa plume). Il montre des groupes de soldats en armes stationnant çà et là dans les « beaux quartiers » pour les défendre contre de nouveaux assauts. Ce faisant, il insiste sur la tranquillité et l'amour de paix des mercatores, par antithèse avec la turbulence des prolétaires. Mais son propos vise aussi les hommes de sa classe qui, à ses yeux, manquèrent d'énergie dans leur résistance aux révoltés et dans la répression de l'insurrection. On a vu comment

Gino se moque cruellement du manque d'initiatives et de la pusillanimité des magistrats. Ses critiques — justifiées — prétendent s'adresser à tous les bourgeois. Elles montrent combien l'homme d'État historien est aussi, sinon d'abord, homme d'action.

Aussi bien sa chronique est-elle également un geste politique, au même titre que ses tentatives pour relancer la lutte contre le duc de Milan et pour animer la guerre contre Pise. Sans nul doute, cette passion de l'action et de la lutte est l'un des traits les plus originaux du *Tumulto*. Elle doit le sauver de l'oubli dont il souffre de nos jours.

Curieusement, le ton des Commentaires sur l'acquisition de Pise est moins polémique, plus apaisé. Pourtant Gino fut l'un des principaux acteurs des combats, et non pas simplement un témoin. Mais c'est sans doute que sa haine à l'égard de Pise est moins vive que celle qu'il éprouve pour les Ciompi: haine traditionnelle et ancestrale que la première, et qui reflète des peurs et des angoisses moins vives, simplement les appétits d'expansion de Florence. Pour cette raison, et parce que l'écriture en est différente, plus recherchée, moins immédiate, certains critiques ont conclu que les Commentari étaient de Neri di Gino. C'est là pure hypothèse, contredite par les attributions des manuscrits 687, cependant que la différence de tonalité entre Tumulto et Commentari s'explique si l'on songe que, moins engagé, Gino peut être historien et s'essayer à la littérature lorsqu'il évoque l'acquisition de Pise. Tout au plus pourra-t-on admettre que les Commentaires furent revus par le brillant fils de l'auteur du Tumulto.

Les Commentaires s'achèvent sur une longue harangue prononcée par Gino Capponi en tant que représentant de Florence devant l'assemblée des magistrats pisans à jamais asservis. En voici l'exorde : « Onorevoli cittadini, noi non sappiamo se pe' vostri peccati o pe' nostri meriti Iddio vi abbia condotti sotto la signoria del nostro Comune, la quale con grandissimi spendi e con grandissima sollecitudine abbiamo acquistata, e per le vostre discordie questa vostra città è ridotta in tali termini, che insino che la città di Firenze non diminuisse, ogni volta saremo atti a acquistarvi di nuovo, e nonostante questo siamo in animo disposti, con ogni sollecitudine conservare l'acquistato. con morte e con perpetuo sterminio di chi tentasse il contrario. E quando vi penserete delle cose passate, e quante volte voi siete stati cagione di mettere la nostra città in pericolo della sua libertà, conoscerete voi essere stati ricettacolo di qualunque è voluto venire in Toscana, e colla compagnia degl'Inghilesi fatto ardere e dibruciare i nostri contadi, intesovi coi Visconti di Milano, e a loro dato ogni aiuto e

favore per offendere e sottomettere la nostra città, infino a patire voi d'essere venduti a messer Giovanni Galeazzo, e sopportare la sua signoria per offendere noi : e così molt'altre offese e ingiurie potremmo raccontare » 688. Ce morceau d'éloquence se poursuit pendant plus d'une page encore. Longueur de la période, parallèles et balancements, adjectifs et superlatifs, répétitions, emploi savant de la syntaxe : tous ces aspects de la phrase de Capponi sont nouveaux. Rompant avec le ton de la chronique, Gino se fait orateur. Il témoigne d'une culture et d'un sens littéraire qui apparaissent aussi dans les Ricordi Politici 689. La tonalité des Commentari est fondamentalement différente de celle du Tumulto. Le titre lui-même, s'il n'est pas apocryphe, est une preuve supplémentaire de la différence d'impostazione qui existe entre les deux récits. Comme César, et tout respect gardé, Gino parle de lui-même à la troisième personne. Il écrit : « Ricordandosi Gino che pochi anni innanzi i Pisani aveano prese certe valige nelle quali c'era un pennone del giglio... le quali bandiere furono prese, e strascinate per tutti i luoghi disonesti di Pisa, e di poi furono appiccate a ritroso nel duomo di Pisa : il perché Gino mandò per tutti i trombetti. i quali andarono al duomo, e feciono mettere quelle a diritto nell'aste, e in gran compagnia e trionfo recarle a palagio e appiccarle con l'altre bandiere » 690. Ici, comme en d'autres passages des Commentaires, Capponi s'exprime en chef de guerre et en représentant de la souveraineté et de la dignité florentines. Seule la locution il perché, qui relance la phrase après le gérondif initial, est une « scorie » du sermo cotidianus. Même lorsqu'il s'efforce d'être éloquent, Capponi ne peut se dégager tout à fait de l'habitus de la prosa puntuale.

Outre qu'elle est un discours-programme littéraire, la harangue de Capponi est l'exposé des grandes tendances de la politique étrangère de Florence. Gino affirme d'abord solennellement l'orgueilleuse puissance de sa cité qui, enfin parvenue à réaliser des ambitions séculaires, n'entend pas se laisser arracher sa conquête. Au delà de la mise en garde et compte tenu des sacrifices consentis, Capponi affirme sa certitude que la victoire est définitive. En outre, il met une évidente complaisance à affirmer la déchéance sans appel de la puissance et de l'indépendance du grand port de l'Arno. Ses propos annoncent la politique « colonialiste » que la cité du florin va imposer à sa rivale vaincue, politique que notre homme, justement, sera le premier à appliquer, dès 1406, comme capitaine de Pise. Surtout son discours définit cet idéal de libertas dont nous avons parlé chemin faisant : prise de conscience de la vocation toscane de Florence et refus de toute ingérence étrangère en Italie centrale. Au fond, les haines partisanes

et ancestrales des Florentins à l'égard de leurs anciens rivaux ne sont que le reflet passionnel d'une vision politique qui parvient à maturité à la fin du 14e siècle 601. Enfin, plus prosaïquement, Gino, en bon mercator, laisse entendre sa satisfaction — et celle de tous les marchands florentins — à avoir fait, malgré les lourdes dépenses engagées, une bonne affaire. Car l'acquisition de Pise (le terme est chargé de sens pour des hommes d'affaires) ouvre à Florence une porte sur la Méditerranée, selon le mot de Goro Dati 602.

A la manière de ses collègues, plus qu'eux peut-être, Gino a le sentiment aigu du fait que toute victoire est le reflet d'une supériorité économique. que le plus riche l'emporte. Il écrit dans ses Ricordi : « Poca fede o niente si truova in grande potenzia, e massimamente in grande capitano, quando mancano i danari e i soldi » 693. Dans les Commentari, Capponi, qui écrit pour être lu par tous et non pas simplement par ses descendants, est moins explicite et moins « cynique ». Mais certaines de ses expressions n'en sont pas moins éclairantes. A propos de l'achat de Pise à Boucicaut par Florence, il écrit : « Presa la tenuta della cittadella per Gino Capponi, come ne appariscie carta fatta per mano di ser Jacopo di messer Bartolomeo da Castelsangiovanni notaio fiorentino, la quale fu assegnata al detto Gino per messer Ugo Celletti, detto messer Cellettone, commissario di Bucicaldo, a dì 31 d'agosto 1405; et quella di poi con tutte le fortezze fu pel detto Gino assegnata a Lorenzo Raffacani, il quale era gonfaloniere di compagnia del popolo fiorentino, ché di così fare n'ebbe il detto Gino la commessione » 694. On le voit : l'accord entre Boucicaut et Florence est mis sur le plan d'une tractation commerciale, passée devant notaire entre des procureurs dûment agréés. Le ton et le vocabulaire sont exactement ceux des actes de vente 695. Aussi bien est-il significatif de voir tous les chroniqueurs marchands se raccrocher à ces fictions commerciales pour démontrer le bon droit de Florence dans la guerre contre Pise 696.

Au demeurant, c'est le profit représenté par l'annexion de Pise qui intéresse Capponi. Par exemple, il insiste sur l'interdiction qui fut faite aux soldats fiorentins de piller la cité vaincue. Souci humanitaire? Non point, car nous verrons que Gino est passionné de vengeance. Mais le sens de l'intérêt l'emporte chez lui sur la passion. Que faire d'une ville en ruines? Les marchands florentins désirent occuper une place marchande qui puisse écouler aussitôt leurs trafics. Capponi écrit : « E però pareva più utile averla salva e buona che guasta e diserta con intollerabili peccati e danni » 697. Le terme de peccati, prétexte moral, ne résiste pas devant l'abondance des

mots évoquant les intérêts commerciaux : utile, buona (en bon état) et danni.

Le souci du profit domine partout dans les Commentari. Capponi expose longuement les tractations diplomatiques secrètes qui précédèrent la guerre. Les termes de trattare, parlare, praticare reviennent sans cesse sous sa plume 698. Autant ces pratiques furent complexes, autant l'écriture de notre chroniqueur est confuse quand il les retrace, et son langage retombe naturellement sur le plan de la prosa puntuale. Capponi est soucieux de tout révéler, de tout dire, d'où les incises, les inversions et toutes les locutions typiques du sermo cotidianus. « E mentre che questi sospetti regnavano nell'animo del detto Gabrielle Maria, e giustamente, il detto papa Benedetto e messer Buccicaldo per mezzanità di Buonaccorso di Francesco degli Alderotti, nostro cittadino, il quale ancora trovavasi in Genova, segretissimamente feciono sapere, se il nostro Commune, potendo avere Pisa, vi si attenderebbe. E scrittone qui a Gino Capponi, con brevissime parole, si prese per partito pe' nostri signori e per consiglio di pochissimi cittadini, che Gino andasse a Genova facendo dimostrazione d'andare per altre faccende e ragione » 699. Secrets, longues tractations, entrevues multipliées : les marchands les préfèrent en toutes circonstances aux coups d'épée. Menées à coups de florins, elles sont la guerre à la manière marchande. Aussi bien Capponi dit-il expressément dans ses Ricordi que les discussions sont préférables aux combats, car elles ne sont point soumises aux hasards 700.

Dans le même sens, Gino écrit encore dans ses Ricordi : « On doit employer les paroles avant l'épée » 701. Mais il ajoute : « Qui craint trop ostensiblement la guerre, la guerre va à sa rencontre et pénètre chez lui » 703. Donc, une fois la guerre déclarée, il faut la faire à fond, comme toute autre entreprise commerciale : c'est là l'esprit de certains propos de Giovanni di Pagolo Morelli, à quoi Capponi adhère sans aucun doute 703. Gino montre que tous les moyens sont mis en œuvre par les Florentins pour empêcher « à tout prix » l'entrée de secours dans la ville assiégée. Les Commentaires ne décrivent pas d'actions d'éclat, qui jamais n'eurent lieu; ils n'ont pas le ton épique. Au contraire, Gino di Neri évoque avec le maximum de précisions les dispositions stratégiques et les lents mouvements des troupes florentines. Son langage est scrupuleusement logique. Capponi adopte le ton du raisonnement et de la description méticuleuse (jusqu'aux notations précises de distance). Il emploie en abondance les perché, acciò che, les suppositions. A force de souci de tout dire, il transforme une subordonnée en principale. Il écrit : « E perché il campo era ancora a Vico, e la brigata

di Sforza era poca gente e accioché 'l campo di Vico facesse forte quello, sanza che 'l fiume d'Arno l'avesse a impedire, diliberarono di porre campo di qua da Pisa, in luogo che si chiama Colignola, presso a Pisa a tre miglia, e a Vico a sette miglia, donde avevano la vettovaglia, e ancora il soccorso se fosse bisognato, ed era il detto luogo molto atto a dannificare le ricolte, e a serrare da quella parte per modo che in Pisa di quivi non potesse entrare persona » 703. Ailleurs, Capponi, décrivant un point faible de la défense pisane, fait preuve d'une minutie encore plus grande. En fonction de ses intentions, il juxtapose de multiples propositions qui apportent chacune un détail complémentaire, parfois une correction ou une précision nécessaires, comme de touches successives, jusqu'au quindi final. « La qual torre era una torricella nata in sul muro della città, che amendue i muri accozzati insieme facevano angolo o squadra, e dall'uno muro all'altro era al pari del corridoio volta una volticella, e po' tra in su' detti muri e in sulla detta volta era tirata una torricella quasi come una postierla, o maggiore, e della detta città si veniva al pari allato alla torre... e quindi appariva la debolezza di quel luogo » 704.

A un tel langage de professionnel et de stratège plus que de chroniqueur correspond une description froide des moments les plus dramatiques des opérations militaires. Pour les Florentins, ou au moins pour Capponi, le siège ne fut pas tragique. Racontant la guerre de 1363 contre Pise, Morelli recourt à l'hyperbole épique 705 et de même Dati lorsqu'il parle de l'annexion du grand port de l'Arno 706. Au contraire, Gino demeure insensible aux grandeurs et aux misères des Pisans. Il décrit les combats sans autre commentaires que ceux que nous avons relatés : de technicien militaire. Son regard va non pas aux tribulations des hommes, mais au « rendement » des mesures prises pour renforcer le blocus. Le ton est glacé, inhumain. Ainsi, quand notre écrivain représente « objectivement » les différentes dispositions prises pour empêcher les bouches inutiles de fuir la cité assiégée, il insiste sur leur progressivité et sur les effets obtenus : « E di principio si cominciò a fare tagliare i panni sopra il culo alle donne, e suggellarle con una bolla del giglio nelle gote e per forza farle ritornare in Pisa. Di poi, non giovando questo, s'aggiunse fare tagliare loro il naso, e fare impiccare alcuno uomo in luogo che quelli della città gli potessoro vedere; onde per questo niuno fu più ardito uscirne » 707.

A travers cette totale insensibilité transparaît une conception nouvelle de la politique, propre à Capponi à la fin du 14^e siècle et qui annonce sans doute la pensée du Cinquecento : de la politique comme

autonome et seulement préoccupée d'utilité. Concernant le Grand Schisme, par exemple, Gino déclare dans ses Ricordi que, la division de l'Église étant politiquement profitable à Florence, il ne faut rien faire pour porter remède aux malheurs de la Papauté. Il démontre encore par là qu'il ne voit en l'Église qu'une puissance politique pareille aux autres. La guerre des Huit Saints en est comme justifiée a posteriori 708. « La Chiesa divisa fa per il Commune nostro e per la nostra libertà mantenere : ma è contrario all'anima, e però non vi si debbe dare opera, ma lasciare fare alla natura ; e se si potesse ch'elli attendessino allo spirituale solo, sarebbe sacrificata ed utile al Comune nostro la loro unità. Pure l'amicizia del Papa è utile al nostro Comune : e per niuno modo vi contrapponete a quella, che niuna cosa ci può riuscire se none con amistà della Chiesa » 709.

Pour revenir aux Commentaires, on devine derrière l'effrayante froideur des propos de Gino l'écho de la haine ancestrale des Florentins à l'égard de leurs éternels ennemis. Cette haine explose dans de rares passages de la chronique. Pour être longtemps contenue, elle n'en est que plus violente. Dans tel passage, Capponi donne libre cours à une ironie mordante quand il évoque les dernières tractations des Pisans encerclés pour tâcher de se libérer de l'étreinte florentine. En quelques mots, il réduit au néant leurs ultimes propositions, comme irréalistes ; il démontre l'irritation conçue par les Florentins au vu de ces derniers sursauts et il affirme énergiquement leur détermination d'en finir. Les mots ironiques (spesarella) ou cinglants (fastidiose, fastidiosamente) et les termes triviaux (ignudo) éclatent, presque scandaleux, au milieu d'une prose d'ordinaire assez compassée : « Ci pregavono che Libafratta e Santa Maria in Castello, noi fossimo contenti restituirle loro libere ; e che se in ciò noi avessimo fatta qualche spesarella, che pensavano che 'l Comune di Pisa consentirebbe satisfarcene. E con questo e con altre fastidiose parole parlarono tanto fastidiosamente, ch'ogni cittadino diliberò, o di rimanere ignudo, o che Pisa si vincesse » 710. Ces ruptures dans le rythme linéaire employé d'ordinaire sont significatives de la passion anti-pisane du chroniqueur. Ailleurs, Capponi décrit avec un soupçon de complaisance littéraire l'entrée des troupes florentines dans la cité conquise ainsi que la misère, la famine et l'épuisement des assiégés. Le passage ne manque pas d'une certaine grandeur. S'attardant sur sa description, Capponi choisit quelques adjectifs particulièrement évocateurs (il n'y a pas d'adjectifs dans le Tumulto) et des verbes de mouvement révélateurs de l'état physiologique et moral des Pisans. Il écrit : « Vedevansi gli uomini e le donne smunti e quasi paurosi a guatargli. Alcuni de' nostri soldati aveano portato con loro

alcun pane di campo, e dove avessono veduti assai fanciulli alle finestre ne gittavano, i quali si gittavano a quel pane. Non fu mai uccello rapace che sì tosto andasse a ferire, come eglino si gittavano al pane; ed i fratelli insieme si azzuffavano, e mangiavano con tanta rabbia, che era una maraviglia a vedergli » 711.

Pour conclure ses Commentaires, Capponi fait un bref résumé des acquisitions florentines. Il écrit simplement : « Ebbesi tutto il contado di Pisa con le terre, e Vico s'era avuto del mese d'agosto 1405 » 712. C'est là le ton de qui conclut un bilan : la sécheresse est typique de l'esprit marchand, ennemi des discours. Elle dissimule cependant à peine la satisfaction du grand oligarque. A ce bilan délibérément succinct, notre homme ajoute la liste des citoyens qui appartinrent successivement aux Dieci di Balia chargés d'inspirer et d'animer la lutte contre Pise. C'est sur cet ultime palmarès de noms bourgeois que s'achève la deuxième chronique de Gino : plus « marchande » et cependant plus « littéraire » que le Tumulto, surtout plus lucide, mais moins riche sans doute d'humanité.

Préfaçant son édition des Ricordi Politici de Capponi, G. Folena écrit que le Tumulto et les Commentari sont des « pages qui mériteraient d'être mieux connues aux côtés de celles des historiens humanistes et des autres histoires en vulgaire » 713. C'est un jugement que nous partageons entièrement. Car les deux chroniques du grand oligarque sont des témoignages infiniment supérieurs, sur le plan historiographique, aux Ricordi de ser Naddo, de Giovanni di Pagolo Morelli et de Pitti. Le premier de ceux-ci est l'auteur de simples annales, cependant que Morelli est historien d'occasion, non de profession, et que Pitti ne se préoccupe que de lui-même. Au contraire, Capponi démontre mieux que la plupart de ses confrères — sauf Goro Dati — sa capacité d'établir un lien, tout en les distinguant, entre les domaines de la politique extérieure et de la politique intérieure. Surtout, il a un sens aigu de l'État, qu'il considère comme supérieur aux égoïsmes particulier, familial et même municipal. C'est, à n'en pas douter, le sens de cette maxime des Ricordi Politici: « De' Dieci di Balia, écrit Capponi, fate uomini pratichi, e che amino il Comune più che il loro proprio bene e che l'anima » 714. Ainsi, et de façon révolutionnaire, Capponi subordonne expressément au service de l'État (universale) le bonheur individuel (particulare) et même la vie — sinon l'âme 715.